

## Charpentier d'Ennery – Préface

J'étais loin de penser, lors du salon des photographes à Ennery en décembre 2013, quand j'ai fait la connaissance de Madame Arnold-Tétard, qu'elle allait écrire un livre sur Charpentier d'Ennery parce qu'elle avait été très intéressée par l'histoire que je lui ai contée sur ce personnage.

En effet, la trouvaille de son cœur dans un mur de l'église d'Ennery lors de travaux de rénovation et surtout sa remise en place, dans cette église, par un adjoint au maire, sans que personne ne sache plus où il se situe désormais, est l'une des plus belles histoires de notre village et bien souvent nous l'évoquons, notamment devant des personnes étrangères à notre cité.

Il est vrai que le marquis est un personnage éminemment important du fait des fonctions qu'il a assumées, mais également parce qu'il est le créateur d'une bourgade en Haïti qui s'appelle Ennery et qui fut le village de Toussaint Louverture. C'est d'ailleurs dans ce lieu qu'il fut arrêté et ironie de l'histoire, par un Pontoisien (la ville proche d'Ennery en Vexin) le général Leclerc, le beau-frère de Napoléon.

Grâce au récit de l'auteure, j'ai réellement découvert la vie telle qu'elle existait dans les îles au XVIII<sup>e</sup> siècle.

En effet, la description est telle qu'on s'y croirait. Il s'agit d'une magnifique fresque des îles à cette époque décrivant les problèmes liés à l'éloignement, à l'administration, à la défense vis-à-vis des

Anglais et aux cultures et plus particulièrement à l'esclavage qui était alors la norme des plantations.

Au-delà du personnage de Charpentier d'Ennery, c'est surtout cette description qui retient l'attention et fait toute la valeur et l'intérêt de cet ouvrage.

Encore merci Madame Arnold-Tétard de nous faire connaître cet aspect de notre histoire.

Jean-Pierre Borges  
Ancien maire d'Ennery

## Introduction

2013

— Est-ce là ?

— Non, je ne le pense pas... Regardons plus avant !

— Mais tout de même, pourquoi n'avoir rien dit ?

— Nous l'ignorons mon cher... C'est ainsi !

Depuis plus de trois heures, les trois hommes sondaient chaque recoin de chaque mur, toute parcelle du lieu sans rien avoir découvert. Où était donc passé ce fichu coffret ?

Depuis que les travaux de restauration avaient été entrepris dans la petite église du village et qu'avait été découvert ce coffret mystérieux, par un hasard miraculeux, plus aucun des trois conseillers municipaux n'avait trouvé de repos. Où ce diable de vieux grigou avait-il donc remis celui-ci ? C'était à s'arracher les cheveux mais, surtout, à imaginer toutes supputations possibles... L'avait-il remis dans l'église, dans la crypte, dans l'une des chapelles côté nord de la nef ou bien côté sud ? Dans la nef elle-même ? Dans la petite chapelle Renaissance récemment restaurée et abritant l'une des deux Vierges datant du XIV<sup>e</sup> siècle ? L'une d'elles porte l'enfant Jésus dans les bras, pourrait-elle porter autre chose qui paraisse invisible aux yeux de tous ?

Le tabernacle semble les narguer, gardant lui aussi son mystère... Il est très ancien, encadré de deux petites scènes représentant le Bon Pasteur et la descente des limbes. Également restauré depuis peu ! Ils

ont beau regardé, chacune des statues de chaque côté du chœur, à savoir Saint-Vincent et Saint-Aubin, de facture particulièrement archaïque, rien ne leur saute aux yeux... Et puis également la lite funéraire du Marquis reposant là, depuis des siècles, ornée de la croix de Saint-Louis, comme il se devait, mais elle reste muette devant leurs recherches et ne contient plus rien.

Fouiller le beffroi ? Oui pourquoi pas. Il est en bois solide, destiné à supporter les lourdes cloches ayant fait place à celles de l'ancien clocher datant de 1755 et ayant contenu quatre cloches malheureusement réquisitionnées à la Révolution par le Commissaire de la République de l'époque, et ce pour les fondre ; seule la quatrième, nommée « Madeleine-Angélique », a continué vaillamment de sonner les offices jusqu'à une douzaine d'années de cela, suite à des travaux afin de remettre en place le tout nouveau beffroi, l'ancien menaçant ruine... « Madeleine-Angélique » fut remise en place, elle aussi, à ce moment-là... Comporterait-elle autre chose ? Ceci est impensable, cela altérerait le son du carillon et l'empêcherait de sonner toutes les heures et les demies depuis l'Angélus jusqu'aux derniers offices... Cela occulterait également cet hymne à la joie qui, chaque jour, ravit les habitants à dix-huit heures pile !

Où donc ce vieux Théodule a-t-il pu nicher ce coffret comportant ce pauvre cœur, à tout jamais perdu... Le saurons-nous un jour ?

## Chapitre 1 - Retour...

1765

Le fier navire voguait toutes voiles déployées en direction de l'Amérique. À son bord, l'équipage et tout un monde fourmillant d'esclaves entassés dans les soutes et sous les caillebotis. Victor-Thérèse, accoudé au bastingage, les entendait gémir à longueur de jours et de nuits... Plus de trois cents noirs, hommes, femmes, négrillons provenant d'une escale africaine, relâchée depuis près de deux mois après leur embarquement en l'île de Gorée.

Portant ses cent cinquante tonneaux, « La Marie Séraphique », brigantin ou brick-goélette rapide, filait dix nœuds, s'accordant par instant, selon les vents, une erre à plus de quatorze nœuds. Son tirant d'eau de près de sept mètres, ses trois ponts et ses deux mâts, ses cinquante mètres de longueur avec une largeur de quatorze mètres, en faisait un bateau magnifique voguant sur l'océan avec fière allure. Cette vitesse, grâce à ses voiles carrées et auriques, le porterait, environ soixante-quinze jours après son départ de Gorée, à gagner la terre de la Martinique plus rapidement que le capitaine l'avait prévu si, toutefois, le temps continuait ainsi. Le vent en poupe, il fallait absolument aborder cette île le plus rapidement possible. Victor-Thérèse Charpentier d'Ennery, marquis, comte et maréchal de camp du roi, devait y prendre rapidement son poste de gouverneur, parti depuis près de trois mois déjà de Nantes.

Le capitaine Terrier et ses officiers l'avaient vite compris. À coups de trique, leurs hommes d'équipage tapaient avec force et détermination sur les mains de ces pauvres bougres, embarqués malgré eux, afin de les faire lâcher prise et le croyaient-ils dans le but de les calmer. En effet, sous ces caillebotis, tous s'accrochaient désespérément, entassés les uns sur les autres, provenant depuis les provinces de toute l'Afrique via l'île du Cap Vert. Ils venaient d'être vus par le chirurgien de bord afin de s'assurer qu'aucun n'était porteur de maladie endémique. Visite succincte, s'il en fut, dont se débarrassait très vite l'homme plutôt barbier que véritable médecin. Mais comment apaiser ces centaines de femmes, d'hommes, d'enfants, nus ou presque, crevant de chaleur le jour, de froid la nuit ? Ils vivotaient, les uns sur les autres, sans réelle nourriture vraiment saine, sans eau que celle stagnant dans les fonds de tonneau. Une eau saumâtre qu'on leur distribuait, avec parcimonie, deux fois par jour. Ils ne savaient rien de leur sort mais le redoutaient tellement que certains en devenaient fous. Oui, comment calmer des esclaves aussi mal lotis, tout en les conservant en vie afin qu'ils soient vendus, dans le meilleur état possible, aux colons les plus influents de l'île de Saint-Domingue, de ceux de la Martinique, de la Guadeloupe, et sur toutes les autres îles des colonies antillaises. Beaucoup, parmi les hommes d'équipage, recrutés sur le tas au port de Nantes, ne possédaient aucune idée sur les traitements dus à cette manne mercantile. Ils se contentaient de suivre leur instinct, copiant le savoir-faire des marins aguerris, ce qui n'était pas toujours de bon aloi. Quant au capitaine, sûr de toucher ses deux cents livres par mois, peu lui importait que certains arrivent en vie ou non.

\*\*\*

Le marquis Victor-Thérèse Charpentier d'Ennery venait d'obtenir du roi cette responsabilité de la colonie de la Martinique et en ressentait une certaine fierté. À tout juste trente-trois ans, il se voyait enfin nanti d'un gouvernement où il pourrait fournir toute l'étendue de son art appris au fil des armes. Il avait été prévenu : ce ne serait

guère une partie de plaisir. Il devrait composer avec le gouverneur général en place, être, dans un premier temps, sous ses seuls ordres. Il dominerait, cependant, l'Intendant de la Justice se trouvant, lui, sous les siens. Le courage ne lui manquait pas. Il pourrait et saurait se fondre dans le moule discret de son rang, faire taire, au fond de lui, les regrets de n'être point encore seul à diriger la colonie.

Il avait reçu du roi, par ailleurs, le codage devant être utilisé pour leurs correspondances secrètes : un petit tableau, rempli de lettres et de chiffres à apprendre quasi par cœur, que lui avait fait tenir le ministre des Colonies de la part du monarque, avant son départ. Il devait l'étudier à fond ; retenir tous ces codes devant servir, dans les moments cruciaux, à prendre des décisions devant restées secrètes. Elles ne seraient, en fait, connues que de lui seul et de son ministre de tutelle. Il s'attendait, bien sûr, à devoir faire face à de tels moments, en cas de guerre principalement. Celle-ci couvait depuis si longtemps contre messieurs les Anglais, qu'elle pouvait se déclencher à n'importe quel moment. Il enferma le document dans une double poche au sein de sa serviette de vieux cuir, là où se trouvaient déjà tous ses plus précieux parchemins. Il venait d'assimiler douze colonnes comportant douze lignes chacune... Il faudrait, évidemment, s'y référer en cas de besoin. Il en connaissait déjà les trois quarts de mémoire ; le reste viendrait au fil du temps.

C'était un bel homme, plein de charme, au visage ouvert, sympathique. Coiffé d'une perruque lui seyant à ravir, vêtu à la dernière mode de la Cour, c'était un jeune homme plein de fougue regardant, passionnément, la route s'ouvrant devant lui grâce à cette carrière pleine de promesses au service du roi. Bientôt, il retrouverait ces îles qu'il allait redécouvrir d'un œil neuf. Il s'employait, chaque jour, à donner ses ordres au capitaine en ce sens, lui intimant, en outre, de faire taire ces voix discordantes l'empêchant de dormir mais, surtout, lui faisant redouter – à bon escient – une mutinerie qui n'ajouterait rien de bon à ce transport qu'il redoutait. S'il y avait une rébellion, elle aurait vite fait de transformer ce voyage déjà risqué en un véritable cauchemar.